

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Band:** 10 (1977)  
**Heft:** 4

**Artikel:** Carl Spitteler en Suisse romande (1904-1915)  
**Autor:** Stauffacher, Werner  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870966>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## RELATIONS LITTÉRAIRES

### CARL SPITTELER EN SUISSE ROMANDE

(1904-1915)

La légende veut que Spitteler ait été découvert par la Suisse romande en décembre 1914, à la suite du discours de Zurich où le poète, solitaire par excellence, descendit dans l'arène afin de préserver l'unité de son pays, menacée par les dissensions politiques. S'il est vrai que sa condamnation sans ambages de l'invasion de la Belgique, ses paroles amicales ou du moins compréhensives à l'égard de la France, de la Serbie et de la Russie lui acquirent brusquement une notoriété de premier rang, sinon des lecteurs et admirateurs de ses œuvres<sup>1</sup>, il convient cependant — c'est le but de cet article — de nuancer les choses.

La première traduction d'un de ses livres — *Récits et légendes*, par Hélène Matthey-Brüstlein<sup>2</sup> — remonte à 1892. Due à des hasards biographiques — Spitteler a vécu pendant plusieurs années à La Neuveville dont le paysage se reflète dans plusieurs de ses textes; il a travaillé ensuite pendant deux ans sous la direction du frère de la traductrice —, cette publication ne semble guère avoir soulevé d'écho. Spitteler ne commence d'ailleurs, à ce moment-là, qu'à se faire une réputation en Suisse allemande, non comme auteur de son grand poème épique *Prométhée et Epiméthée*, pratiquement oublié, mais comme causeur et conteur et comme rédacteur du feuilleton de la *Nouvelle Gazette de Zurich*.

Ce n'est que douze ans plus tard, après la publication des trois premières parties de son *Printemps olympien*, que la Suisse romande se met à le découvrir. Dans le numéro du 25 juin 1904 de la *Semaine littéraire*<sup>3</sup>, Gaspard Vallette publie, sous le titre général « La vie en Suisse » et avec un portrait de l'auteur, un bref article, visiblement inspiré par Felix Weingartner, chef d'orchestre et compositeur, dont le témoignage enthousiaste vient de paraître et s'appête à opérer la percée décisive en Allemagne<sup>4</sup>. Ce que Vallette dit du *Prin-*

*temps olympien* est assez vague pour qu'on puisse se demander ce qu'il en a lu personnellement; comme d'autres, et même des germanophones, il se trompe sur la nature des vers spitteleriens, qu'il appelle hexamètres. Mais son enthousiasme ne fait pas de doute; il invite à la lecture, avertissant toutefois le public éventuel qu'un tel poème s'adresse « aux délicats seulement », « à l'élite », « que l'œuvre de Spitteler sera connue et que son nom deviendra populaire » grâce aux « anthologies seulement », « par les admirables morceaux qu'on en pourra détacher pour les écoles et pour le grand public »: l'envergure du poème semble lui faire peur.

L'espoir de G. Vallette « que la *Semaine littéraire* reviendra à loisir sur ce sujet et consacrera à Carl Spitteler l'étude diligente et approfondie que mérite à coup sûr le premier des artistes littéraires qui vive aujourd'hui en Suisse » ne s'est pas réalisé. Il faut attendre 1910, date à laquelle la gloire de Spitteler en Allemagne et en Suisse alémanique s'est affirmée et consolidée, pour voir se manifester en Suisse romande un intérêt critique plus soutenu. Cette fois, c'est le tour de la *Voile latine*<sup>5</sup> où Maurice Muret fait paraître un essai de six pages sous le titre « Pour qu'on lise Carl Spitteler ». Il semble donc que ce ne soit pas encore chose faite. Maurice Muret se défend « contre le ridicule d'avoir cru 'découvrir' M. Spitteler ». Spitteler est déjà « célèbre ». « Mais je lui souhaiterais une autre célébrité que la sienne, je lui souhaiterais la célébrité qu'il mérite. Combien sommes-nous, à parler franc, dans la Suisse française à avoir lu — mais là, ce qui s'appelle lu — son *Printemps olympien* ? 'C'est une bien grande machine !' ai-je entendu dire. » Et l'auteur de s'ériger contre ce « jugement préconçu », en faisant valoir sa propre expérience de lecture. Car en ce qui concerne Maurice Muret, le doute ne saurait subsister: il a lu le grand poème épique, qui vient de paraître dans sa version définitive, il semble connaître l'essentiel des autres ouvrages de Spitteler, il est à même de donner des détails biographiques. Son jugement ne reste pas dans les généralités. Il relève le contraste entre l'esprit de cette œuvre et le goût dominant de l'époque, porté vers la prose naturaliste. Si Spitteler est enfin sorti de la « cave », s'il est arrivé au « pinacle », c'est grâce à la « renaissance idéaliste » que Maurice Muret croit discerner « en Allemagne comme en France et comme en Suisse ». Du reste, il est d'avis que « Spitteler est 'romand' sous maints rapports ». Son « épopée mythologique », en tout cas, est « d'inspiration toute classique, toute helléno-latine ». Pourquoi le département vaudois de l'instruction publique ne l'inscrit-il pas au programme des collèges communaux, à la place des *Karlsschüler* de Heinrich Laube<sup>6</sup>, « la

pauvre pièce du plus médiocre des 'Jeunes Allemands' que le gouvernement vaudois nous contraignit naguère à savourer » ? Pourquoi ne pas donner sa place à « un poète de goût classique qui est en même temps notre compatriote » ? Pourquoi ne pas favoriser de cette manière un mouvement qui tend, en Suisse, « à créer une 'culture nationale' » ? On voit ainsi se dessiner déjà, à côté d'une certaine défense des études classiques dont « la décadence rapide » attriste Maurice Muret, l'intérêt que porteront à Spitteler les milieux de la « Nouvelle Société Helvétique » dont la fondation se prépare.

Maurice Muret est certainement celui qui a su le plus efficacement et le plus intelligemment attirer l'attention du public de langue française sur le phénomène Spitteler, au cours de ces dernières années d'avant-guerre. Son article dans la *Voile latine* n'est d'ailleurs qu'une espèce de préambule à l'étude fouillée qu'il publie, en octobre 1910, dans la *Revue de Paris* et qu'il reproduira intégralement dans un grand chapitre de son livre sur les *Contemporains étrangers*, paru chez Payot en 1914, où Spitteler côtoie Fogazzaro et Strindberg, G. B. Shaw et Gerhart Hauptmann.

Véritable présentation de l'œuvre de Carl Spitteler au public français, ce texte reprend les thèmes de l'article de la *Voile latine* en les développant. Ici encore, Maurice Muret insiste sur « l'élément latin » chez Spitteler qu'il appelle un « déraciné ». Il le rapproche de Goethe, mais surtout de Nietzsche, à cause de son « classicisme ». L'enthousiasme du critique paraît plus nuancé que dans l'article précédent : *Prométhée et Epiméthée*, visiblement, ne l'a pas convaincu, pas plus que *Conrad der Leutnant*. Sa préférence va au *Printemps olympien* dont il analyse au moins quelques chants. Dans l'ensemble, M. Muret est plus sensible à ce qu'il y a, chez Spitteler, de traditionnellement « poétique » qu'aux côtés modernes de sa vision du monde et de son style, l'aspect « psychanalytique » de son œuvre par exemple<sup>7</sup>.

Si ces deux importants travaux n'ont pas provoqué de raz de marée en faveur de Spitteler, l'intérêt de la Suisse romande semble tout de même s'affirmer, après leur publication. Le 14 novembre de la même année encore, le *Démocrate* de Delémont fait paraître un article de Jean Delavanne (= Albert Schenk) qui reprend — avec six ans de retard — l'entrée en matière de Gaspard Vallette. Delavanne semble s'adresser avant tout à ceux de ses lecteurs qui sont susceptibles de goûter Spitteler dans l'original: « Dieu merci, les abonnés du *Démocrate* qui comprennent la langue de Goethe sont si nombreux que je puis sans crainte consacrer cette chronique à ce compatriote dont la célébrité, j'en suis convaincu, sera euro-

péenne avant longtemps. » Sur plusieurs points, l'article rejoint les idées de Maurice Muret (sans le nommer), sauf en ce qui concerne l'évaluation de *Conrad der Leutnant* que Delavanne considère comme « le meilleur roman » (!) de Spitteler, « traduit en notre langue par la bonne et alerte plume de Noémi Valentin. On m'assure que sous peu cette traduction sera offerte en primeur, comme on dit, aux Suisses romands et particulièrement aux Jurassiens ». Cette assurance, hélas, ne sera pas honorée par les faits: la traduction de Noémi Valentin ne verra le jour qu'en 1915<sup>8</sup>.

Quelques mois plus tard, en été 1911, Paul Budry est en visite à Lucerne; il envisage de traduire les œuvres poétiques du maître. Il est sans doute le premier à s'y lancer. Au début de 1912, il lui soumet un premier échantillon: la version française de *Der verlorene Sohn*, un mythe des *Extramundana* :

Chemin des Fleurettes 43  
ce 13. 2. 12

Cher Monsieur,

Croyez bien que j'ai le sentiment de ma noire ingratitude en pensant que c'était, voilà, l'été dernier que vous me fîtes à Lucerne cet accueil charmant, que je me plais à me rappeler tous les jours, et que voici le printemps presque venu sans que j'aie pris la plume pour vous en remercier encore. J'attendais, car la paresse trouve toujours des excuses, que ce petit livre eût paru, que je vous adresse ici. Je ne voulais pas venir les mains vides, quand je suis rentré de Lucerne les mains pleines. Mais en faisant ce paquet je sens quel piètre cadeau je vous fais là. Ce n'est qu'une traduction, où j'ai mis sans doute tout mon cœur, mais que c'est léger un cœur et une traduction auprès d'une page du *Printemps olympien*. J'y ajoute une *nouvelle*, où vous verrez sans doute, si les imperfections ne l'obscurcissent pas trop, tout ce que j'ai reçu de vous. Enfin, veuillez bien jeter les yeux sur cette autre traduction, du *Verlorener Sohn* dont nous avons parlé. Veuillez en biffer les parties mauvaises, et si vous la jugez digne de paraître me la retourner avec vos remarques.

Je vous répète que ma plus chère ambition serait d'offrir à nos bons Romands, si obtus et fermés aux belles choses allemandes, quelque image fidèle de votre œuvre. Je ne crois pas que j'aie jamais l'audace d'entreprendre une traduction totale du *Printemps*, non, car chaque fois que je m'y suis mis je me suis dépêché d'oublier mon but pour relire sans autre pensée le chant tout entier. Mais si cette version de l'*Enfant perdu* venait

à vous plaire, je m'attaquerais à quelque partie du monument, j'aimerais aussi m'essayer à l'épisode de *Pandore*. Et je crois que ces essais partiels seraient plutôt propres à encourager qu'à décourager l'audacieux qui voudrait s'attaquer à l'ensemble. Ce sont là des projets, et vous devez savoir, cher Monsieur, comme il est difficile de les accomplir à un pauvre maître d'école dont la table plie sous les cahiers à corriger. Je forme néanmoins encore celui de retourner à Lucerne quand les vacances seront là, car votre aimable hospitalité et vos beaux camélias m'y rappellent invinciblement. Puisse ce projet se réaliser, et veuillez bien vous souvenir, cher Monsieur,  
de mon cordial et fidèle attachement

Paul Budry<sup>9</sup>

Nous ne savons pas exactement ce qui est advenu de ces projets. Ils ne semblent pas avoir eu de suite immédiate. Entre 1912 et 1915, aucune lettre de Budry n'a été conservée; celles de Spitteler ont toutes disparu. En 1915, les choses auront bien changé: Budry ne sera plus le seul à vouloir traduire les grandes œuvres de Spitteler. D'autre part, la guerre rendra difficile le travail des éditeurs romands. Payot laissera tomber un projet de « Pages choisies » passablement avancé. Du travail de Budry seul subsistera sa traduction d'un chant du *Printemps olympien*, « Dionysos le voyant », publiée dans la *Semaine littéraire*<sup>10</sup>.

Depuis 1911 d'ailleurs, d'autres contacts se sont établis entre Spitteler et la Suisse romande. En mai, à l'occasion d'une séance du comité de la Fondation Schiller, Spitteler vient passer quelques jours à Neuchâtel; il y retrouve Philippe Godet dont il a salué, près de vingt ans plus tôt, l'*Histoire littéraire de la Suisse française*<sup>11</sup>. En octobre, Edouard Platzhoff-Lejeune est de passage à Lucerne; lui aussi, après quelques petits articles enthousiastes, en allemand, envisage des traductions. Au mois de juillet 1912, Spitteler retourne à La Neuveville où il évoque en quelques mots sa relation profonde avec des personnalités comme J.-J. Rousseau et Stendhal. Le 25 octobre de la même année, la Société Jurassienne d'émulation à Porrentruy le nomme « Membre correspondant h. c. », « en reconnaissance des excellents services que vous lui avez rendus, en particulier à la Section de La Neuveville ». L'allusion est d'autant plus sibylline que le document semble ignorer totalement ce que l'œuvre de Spitteler doit au paysage jurassien. En 1912 enfin, c'est un autre homme de lettres de Suisse romande, un des plus influents sans doute, qui s'approche de l'auteur du *Printemps olympien*: Paul

Seippel, Lausannois de naissance, professeur de littérature française à l'École polytechnique fédérale. Comme Ph. Godet, il a fait la connaissance de Spitteler au comité de la Fondation Schiller où il vient d'entrer. Sa première lettre date du 12 novembre : Seippel envisage un déjeuner avec Emile Verhaeren, un de ses amis écrivains, de passage en Suisse. Nous ignorons si ce déjeuner a vraiment eu lieu; ici encore, la correspondance — assez volumineuse dès 1914 — accuse une lacune de deux ans<sup>12</sup> : il faut croire que les relations de Spitteler avec les milieux littéraires romands, s'ils s'amorcent sur un assez large front, ne s'approfondissent pas rapidement.

Ce n'est guère que depuis les premiers mois de 1914 que les choses vont prendre une autre allure. Les nuages qui s'amoncellent sur l'Europe amènent certains esprits, en Suisse romande comme en Suisse allemande, à intensifier les rapports culturels entre les différentes régions linguistiques. En ce qui concerne Carl Spitteler, le terrain est bien préparé. Une fois de plus, l'initiative appartient aux Vaudois. En février ou mars, la section lausannoise de la Nouvelle Société Helvétique, tout récemment fondée, envisage une « manifestation 'Carl Spitteler' » pour l'automne. Les premiers contacts nous échappent; le 19 mars, Georges Bonnard, alors encore maître secondaire à Lausanne et membre du comité<sup>13</sup>, peut faire état d'une entente préalable :

41 Avenue du Mont d'Or  
Lausanne  
17 Mars 1914

Monsieur C. Spitteler,  
Lucerne

Monsieur,

Le comité de la Nouvelle Société Helvétique me charge de vous exprimer toute sa reconnaissance pour l'amabilité avec laquelle vous voulez bien vous prêter à une manifestation « Carl Spitteler ». Nous avons décidé d'organiser cette manifestation pour les premiers jours d'octobre de cette année. Nous avons d'abord pensé au mois de mai. Mais il eût été difficile de bien faire les choses en si peu de temps. En outre les fêtes de Genève, les représentations du *Tell* de Monsieur Morax à Mézières, auraient fait une fâcheuse concurrence à notre journée; sans compter que les écoles militaires qui cette année ont lieu au printemps, nous auraient privés de beaucoup de participants.

Nous mettrons à profit le printemps et l'été pour multiplier en Suisse Romande le nombre de vos admirateurs et amis.

Nous ne fixerons avec vous la date exacte que dans quelque temps. Je vous réécrirai à ce propos.

Veillez agréer, Monsieur, avec tous nos remerciements, l'assurance de nos sentiments les plus respectueux

G. Bonnard  
prof.

Le but de Georges Bonnard et de ses amis est donc d'introduire l'auteur le plus renommé de la Suisse alémanique auprès des Romands en le faisant venir à Lausanne et en lui demandant une conférence. Si les initiateurs promettent de « multiplier en Suisse Romande le nombre de vos admirateurs et amis », ce ne sont pas de vains mots. Y a-t-il entente entre les Lausannois et la *Semaine littéraire* ou s'agit-il d'une coïncidence « helvétique » ? Le 3 mai, Spitteler est invité par la rédaction de cette revue à dire, en vue d'un fascicule spécial consacré au centenaire de l'entrée de Genève dans la Confédération, quel a été selon lui « le rôle de Genève au cours du siècle écoulé dans la Confédération » et comment lui « apparaît son rôle dans l'avenir ». Le 16 mai, la *Semaine littéraire* publie « Xaver z'Gilgen », une petite nouvelle de Spitteler, une de celles qui avaient paru en 1892, mais retraduite par Ed. Platzhoff-Lejeune. Il semble bien que c'est le premier texte de Spitteler qui ait trouvé place dans un périodique romand. Le 6 juin intervient sa réponse à la question posée par les Genevois, réponse bien décevante sans doute :

Malgré mon vif désir de vous être agréable, il m'est absolument impossible de vous exprimer mon opinion sur le sujet en question, vu que je n'en ai point. Car à ma grande honte, je dois vous avouer que je suis un inculte, un barbare, un Ostrogoth qui n'a pas la moindre idée de l'histoire de Genève.

J'ai un faible pour Rousseau, je déteste cordialement Calvin, et j'apprécie l'urbanité et l'amabilité des Genevois ; un point c'est tout.

Je vous prie donc, Monsieur, de bien vouloir m'excuser, d'accepter mes remerciements sincères pour la haute distinction dont vous avez bien voulu m'honorer, et d'agréer l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Lucerne, le 9 mai 1914

Carl Spitteler



Les Vaudois, de leur côté, entendent lancer une véritable campagne publicitaire, englobant revues et journaux. C'est pour la préparer que Georges Bonnard s'adresse une nouvelle fois à Spitteler, en date du 17 juin :

41 Avenue du Mont d'Or  
Lausanne  
17 Juin 1914

Cher Monsieur,

Nous organisons pour Septembre prochain une espèce de campagne de presse préparant à la manifestation en votre honneur au début d'Octobre. Les revues et tous les journaux importants de la Suisse Romande publieront sur vous-même et votre œuvre des articles et des études signés d'hommes de lettres aussi compétents que possible. Nous aimerions aussi faire paraître dans les revues des traductions de fragments de vos œuvres. Seriez-vous assez aimable pour nous en accorder le droit ? Il s'agirait de nous autoriser à publier jusqu'au 15 Octobre au plus tard, des traductions dont j'espère pouvoir vous communiquer la liste complète à la fin du mois prochain.

Vous nous faisiez espérer votre visite pour le mois de juillet. Songez-vous encore à venir en Suisse Romande cet été ? Nous serions heureux de vous offrir un modeste repas à votre passage.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien respectueux.

G. Bonnard

Spitteler ne saurait qu'applaudir à de tels projets. Mais entre temps, Paul Seippel s'est associé à l'entreprise lausannoise. Le 7 mai, il se fait l'interprète d'un groupe de jeunes — peut-être une société d'étudiants ? — qui entend y participer activement. Seippel leur donne tout son appui : « En vous transmettant la lettre ci-incluse, écrit-il à Spitteler, permettez-moi d'exprimer l'espoir que vous voudrez bien y répondre favorablement, et donner à vos concitoyens de la Suisse romande une occasion de vous témoigner leur vive admiration. C'est la jeunesse lausannoise qui vous invite et vous pouvez être assuré de recevoir l'accueil le plus chaleureux. » Le 7 juin, en cure à Schinznach, il propose à Spitteler de publier une traduction de « Meine frühesten Erlebnisse » dans la *Bibliothèque universelle*, « pour vous faire mieux connaître du public de la Suisse romande, avant votre visite à Lausanne » ; il s'est déjà entendu avec la rédaction et il est sûr que Payot se chargera de la publication subséquente d'un livre. Le 13 juin, ayant entre temps reçu de la main de l'auteur les deux exemplaires souhaités, il esquisse tout un plan :

1°) Donner un extrait de vos souvenirs d'enfance à la *Bibliothèque universelle*.

2°) Publier les traductions de l'*Olympischer Frühling* par Isabelle Kaiser dans le *Journal de Genève* et la *Semaine littéraire* <sup>14</sup>.

Sauf avis contraire de votre part, nous procéderons ainsi. Ne vous inquiétez de rien; j'arrangerai tout cela.

Il s'agit de coordonner tous ces efforts. A la lettre de Georges Bonnard, Spitteler répond par retour du courrier :

[1914, 18. VI]

Cher Monsieur,

Je Vous donne carte blanche pour toutes les traductions de telles de mes œuvres que Vous jugerez dignes d'être traduites. Des extraits, bien entendu, pas de livres entiers, car autrement vous auriez maille à partir avec mes éditeurs. Mais j'y songe : Monsieur le professeur Seippel m'a écrit que c'est lui qui « s'occupera de tout ». Il sera donc utile même indispensable que Vous conveniez avec lui sur ce qu'il y aura à faire. En attendant: mes mille remerciements pour tant d'honneurs que Vous voulez bien me décerner. Certes, si je ne crains pas d'être encombrant, je maintiens l'idée de venir Vous remercier personnellement à Lausanne au mois de Juillet. Mais pas de repas, je Vous en prie ! Si Vous voulez me réserver un accueil amical et intime je serai votre serviteur. Tout à Vous

votre respectueux Carl Spitteler

Avec non moins d'empressement, Georges Bonnard promet de s'entendre avec Paul Seippel. Cela dit, il souhaiterait — en jeune philologue — que les *Cahiers vaudois* soient à même de publier mieux qu'une traduction : un inédit, en allemand !

41 Av. du Mont d'Or  
Lausanne  
19. 6. 14

Cher Monsieur,

Merci de votre lettre et de l'autorisation que vous nous accordez. Il va sans dire qu'il ne s'agit que d'extraits. Nous veillerons à ne point porter ombrage à vos éditeurs. Je vais écrire à M. P. Seippel pour m'entendre avec lui.

L'une de nos revues, les *Cahiers Vaudois*, serait heureuse de pouvoir publier à côté d'articles et traductions diverses, un morceau inédit de votre plume, naturellement en allemand. Qu'en diriez-vous ? auriez-vous quelque chose ? J'espère n'être pas indiscret.

En attendant le plaisir de vous voir, veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux

G. Bonnard

Prudence ou embarras réel, Spitteler ne fera pas bénéficier ses nouveaux admirateurs vaudois des trésors de ses tiroirs, pourtant remplis de pages inédites qui les auraient ravies :

Lucerne 20 Juin 1914

Cher Monsieur,

Je n'ai rien d'inédit qui vaille. Au moins je n'en trouve pas en ce moment. Mais puisqu'il s'agit d'un échantillon en allemand, pourquoi pas tout simplement prendre une page choisie (bien choisie) d'un de mes livres imprimés. Mes respects et mes amitiés

Carl Spitteler

La réalisation des grands projets, tant de Seippel que de Georges Bonnard, se fait attendre. Difficultés locales ou influence déjà d'un climat de plus en plus lourd de menaces ? A défaut de la traduction, ce sont au moins des comptes rendus des *Premiers Souvenirs* qui paraissent, tout d'abord celui de C. A. Loosli, l'ami de Hodler et de Jonas Fränkel (biographe « désigné » de Carl Spitteler), qui les présente aux lecteurs de la *Semaine littéraire*, un mois plus tard celui d'Antoine Guillard, comme Paul Seippel professeur à l'École polytechnique fédérale et collaborateur régulier de la *Bibliothèque universelle*<sup>15</sup>. Guillard essaie de situer son article dans le contexte actuel en titrant « *Printemps olympien et guerre* », avant de passer au compte rendu proprement dit. Par ailleurs, il prépare, intrépide, un article général, destiné à paraître dans la *Gazette de Lausanne*, au moment de la visite de Spitteler.

Celle-ci, malheureusement, n'en aura plus besoin : le 4 septembre, le jour même où A. Guillard écrit à Lucerne pour demander des renseignements biographiques, le comité de la Nouvelle Société Helvétique de Lausanne communique à Spitteler sa décision de renoncer provisoirement à la manifestation prévue :

Lausanne, le 4 septembre 1914

Monsieur Carl Spitteler,  
Lucerne.

Cher Monsieur,

En raison des circonstances actuelles, nous nous voyons, à notre plus vif regret, forcés de renoncer à la manifestation que nous préparions en votre honneur. Nous espérons qu'elle n'est que renvoyée d'un an ou deux, et que, lorsque nous solliciterons de nouveau votre présence parmi nous, rien ne vous empêchera de venir recueillir l'hommage de notre admiration.

Veillez agréer, cher Monsieur, nos salutations respectueuses.

pour le Comité du groupe lausannois  
de la Nouvelle Société Helvétique :

D<sup>r</sup> N. Baudat, avocat, secrétaire.  
B. de Cérenville.  
G. Bonnard  
Lamunière

En attendant, le processus qui amènera Spitteler peu à peu à son discours du 14 décembre est engagé<sup>16</sup>. En septembre encore, l'auteur du *Printemps olympien* refuse de s'associer à une initiative de Romain Rolland, René Morax et Ferdinand Hodler à laquelle se joint Paul Seippel, rédacteur ad interim du *Journal de Genève*, pour protester contre la destruction de Louvain, mais un mois plus tard, il défend Hodler publiquement contre les attaques dont il est l'objet pour avoir signé cette protestation. En même temps, poursuivant une idée dont il s'est entretenu déjà au mois d'août avec Seippel, il propose des consultations régulières entre écrivains et journalistes romands et alémaniques afin de surmonter les divisions. De fil en aiguille, ses résistances devant l'engagement personnel tombent. A la place de la manifestation littéraire inaugurée par la Nouvelle Société Helvétique de Lausanne, c'est finalement un discours politique que l'on entendra<sup>17</sup>, dans le cadre de cette même société, mais en terre alémanique, à Zurich.

Dorénavant et pour de longues années, tout ce qui se dit et s'entreprind, en France comme en Suisse romande, au sujet de la personnalité et de l'œuvre de Carl Spitteler, doit être situé dans le sillage de ce discours. L'intérêt qui, timidement, mais authentiquement, s'est manifesté jusqu'alors, se teinte d'options politiques et il sera difficile de distinguer les amis des partisans.

Sont-ce des amis ou des partisans qui proposent, le 30 janvier 1915, au sein du Conseil de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, de conférer le doctorat honoris causa au célèbre auteur alémanique ? Il semble que, dès le départ, les deux éléments se soient conjugués, mais l'initiative lausannoise de l'année précédente nous permet de penser que la part des vrais amis a été déterminante. En dépit de cela, l'affaire se politise. Le professeur d'anglais, Emile Hausknecht, d'origine allemande, fait enregistrer son opposition au procès-verbal; il prétend, six semaines après l'éclat de Zurich, ne pas connaître Spitteler. Frank Olivier, secrétaire du Conseil, est cependant chargé de sonder officieusement le terrain chez le futur lauréat <sup>18</sup> :

Lausanne, Blanc Castel  
le 31 Janvier 1915

Monsieur

L'Université de Lausanne comptait fêter cette année le 25<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation; elle y renonce à cause de la guerre. Mais elle tient à affirmer son existence d'une autre manière, que voici.

Sur la proposition d'un de mes collègues et de moi, notre Conseil de Faculté a décidé hier en principe de vous décerner le Doctorat honoris causa ès-lettres. Mon collègue a relevé que ce serait un acte de patriotisme, je me suis permis d'insister surtout sur vos titres littéraires; notre proposition a rencontré l'assentiment général.

Cependant nous nous sommes demandé s'il ne convenait pas tout d'abord de vous prévenir de nos intentions et de vous demander votre assentiment, avant de faire les démarches décisives. Nous avons en effet estimé qu'il vous appartenait de dire le dernier mot en cette occasion, puisque votre conférence vient d'avoir eu quelque retentissement à l'étranger — je veux dire en Allemagne.

Notre acte pourrait être interprété comme une manifestation politique, ce dont nous n'avons aucun souci; mais vous pourriez peut-être vous-même ne point désirer qu'on lui attribuât cette portée, et par conséquent préférer que nous gardions le silence.

Il nous coûterait de le garder; je me suis permis de faire remarquer à mes collègues que notre manifestation honorerait plus la Faculté des Lettres qu'elle ne vous honorerait vous-même. Mais vous voudrez bien, Monsieur, dire la parole qui lie ou qui délie: laissez-moi espérer que vous ne vous opposerez pas à ce que nous puissions faire un acte de justice, qui est en même temps un acte de déférence et d'admiration.

Il va bien sans dire que je ne suis chargé qu'à titre officieux de vous faire des ouvertures, et vous voudrez bien, Monsieur, m'exprimer à moi personnellement votre décision. Vous m'honorerez infiniment en me répondant en allemand, et vous voudrez bien considérer comme un compliment de ma part, au grand poète suisse, de langue allemande, que j'admire en vous, de vous avoir écrit en français.

Veillez croire, Monsieur, à mes sentiments respectueux et à mon admiration

Frank Olivier Dr phil.

Prof. de latin à la Faculté des Lettres de l'Université.

La réponse, favorable, de Spitteler ne nous a pas été transmise. Une deuxième lettre de Frank Olivier laisse entendre qu'elle faisait état de certaines craintes. L'émissaire s'applique à les dissiper :

Lausanne, Blanc Castel

le 3 février 1915.

Monsieur

Je vous remercie de m'avoir si promptement et si aimablement renseigné; je tiens seulement à vous prévenir qu'il se passera probablement encore quelques mois avant que vous ne receviez l'avis officiel de votre nomination. Il faut faire passer cela par une machine dont j'ignore les rouages. Ils sont sûrs, mais je crains qu'ils ne soient lents.

Vous avez bien voulu me dire les expériences que vous avez faites ailleurs, et j'en ai causé avec celui de mes collègues qui est le plus au courant des traditions de l'Université. Il en a manifesté le même étonnement que moi. Je dis étonnement, car il ne nous convient pas de juger une pareille conduite. Mais vous pouvez être assuré de n'avoir aucune surprise de ce genre à redouter. N'est-ce pas l'hospitalité écossaise dont nous disons qu'elle se donne, mais ne se vend pas? Voyez dans notre démarche une manifestation de respect et d'amitié: cela se donne, cela ne se vend pas. Et croyez, Monsieur, au profond respect de

Votre dévoué

Frank Olivier

La décision est prise le 13 mars; Hausknecht, cette fois-ci, se contente de s'abstenir pour permettre l'unanimité<sup>19</sup>. Carl Spitteler recevra son doctorat honoris causa le jour de son 70<sup>e</sup> anniversaire, le 24 avril 1915.

Pour le reste, les projets lausannois de 1914 ne sont pas repris, contrairement aux intentions. Les Genevois, aidés par Paul Seippel, se montrent plus expéditifs. Ils s'assurent la primeur d'une grande manifestation prévue pour octobre; Lausanne viendra ensuite, sous forme d'une « modeste réception » organisée par le groupe local de la Nouvelle Société Helvétique. On n'a pas compté avec les conséquences des banquets répétés et des joies accumulées. Une indisposition sérieuse empêche finalement Spitteler d'accepter l'invitation lausannoise. C'est tout juste s'il s'arrête à Morges<sup>20</sup>, pour se rendre chez Maurice Muret dont il a fait la connaissance au cours de l'été, à Lucerne, et à qui il doit plus qu'à la plupart de ceux qui se pressent maintenant autour de lui. Il ne va pas à Vevey pour y rencontrer Romain Rolland, mais il semble qu'une brève rencontre ait pu avoir lieu à Lausanne, peut-être au cours d'un changement de train.

Avec ces péripéties prend fin, sur un quai de gare, un premier épisode des relations entre Spitteler et le monde francophone. L'intérêt de celui-ci non seulement prend une couleur politique, mais il se diversifie et se déplace géographiquement. Après la Suisse romande, c'est le tour de Paris, sans grande persévérance d'ailleurs, comme on pouvait s'y attendre. Après la guerre, après la première vague des traductions, seul subsistera en pays de langue française, à côté de la fidélité de quelques lecteurs et amis anciens et nouveaux, le travail patient et fécond d'un Charles Baudouin, traducteur des épopées spitteleriennes ainsi que le dévouement inlassable d'hommes tels que Romain Rolland et Gottfried Bohnenblust.

Werner STAUFFACHER.

## NOTES

<sup>1</sup> En ce qui concerne la signification du paysage romand et de la littérature française pour Carl Spitteler, voir mon discours inaugural « Spitteler et le génie de la France » (*Etudes de Lettres*, 89, décembre 1953) et mon livre *Carl Spitteler. Biographie* (1973), notamment pour J.-J. Rousseau et Stendhal.

<sup>2</sup> Chez Attinger à Neuchâtel. Il s'agit de la traduction de *Friedli der Kolderi* (Albert Müller, Zurich, 1892), un recueil de nouvelles de type très divers. Un seul texte — « Der Salutist » — manque. Hélène Matthey-Brüstlein était la sœur d'Alfred Brüstlein, rédacteur en chef de la *Schweizer Grenzpost* (Bâle) à laquelle Spitteler collabora entre 1885 et 1887.

<sup>3</sup> La première lettre de Louis Debarge à Carl Spitteler date du 31 mai 1904.

<sup>4</sup> Voir sa brochure: *Carl Spitteler. Ein künstlerisches Erlebnis*, Georg Müller, München und Leipzig, 1904.

<sup>5</sup> *Revue de culture suisse*, tome VI, août 1910, p. 265 ss. Maurice Muret, alors âgé de quarante ans, ne fera la connaissance personnelle de Spitteler qu'en 1915; c'est à ce moment seulement que débute une brève correspondance. (13 lettres et cartes de Maurice Muret, conservées au Spitteler-Nachlass der Schweizerischen Eidgenossenschaft, toutes de 1915 et 1916; les réponses de Spitteler doivent être considérées comme perdues.)

<sup>6</sup> Heinrich Laube (1806-1884), journaliste et dramaturge de la « Jeune Allemagne » d'avant 1848; ses *Karlsschüler* datent de 1847.

<sup>7</sup> L'étude de Maurice Muret ne passe pas inaperçue. Le *Journal des Débats* dont Muret est un des collaborateurs y renvoie dans son édition du 2 octobre 1910.

<sup>8</sup> Voir *Semaine littéraire* du 10 avril 1915, p. 175 ss.; le livre paraît la même année chez Payot, avec une préface de Maurice Muret qui a eu le temps de modifier son jugement, apparemment sans grande conviction.

<sup>9</sup> Le « petit livre » dont P. Budry fait état dans sa lettre correspond probablement à son *Frère Léon. Miroir de la Perfection du Bienheureux François d'Assise* (1911). Il ne devait pas, par son sujet même, susciter un intérêt très favorable chez Spitteler qui avait rompu depuis fort longtemps avec toute espèce de piété chrétienne. La « nouvelle » n'a pu être identifiée. La traduction que P. Budry a faite de « L'Enfant perdu » ne semble pas s'être conservée.

<sup>10</sup> En novembre 1915 (p. 568 ss.). La correspondance Budry-Spitteler semble s'arrêter en 1917, après avoir atteint un seul moment d'une certaine intensité, d'octobre 1915 à février 1916. Le Spitteler-Nachlass conserve 10 lettres de P. Budry; les réponses de Spitteler sont perdues.

<sup>11</sup> Neuchâtel et Paris 1890. Le compte rendu de Spitteler a paru dans la revue *Deutschland*, le 21 décembre 1889; il est reproduit dans les *Gesammelte Werke*, vol. VII p. 448 ss., sous le titre « Charakterzüge der französisch-schweizerischen Literatur ». Spitteler fait la connaissance de Ph. Godet en 1906, au comité de la Fondation Schiller; leur correspondance ne débute cependant qu'en 1915. Gabrielle Godet, fille de Philippe, traduira *Imago* (Payot, 1917, avec préface de Ph. Godet).



<sup>12</sup> 53 lettres, entre 1912 et 1924. Cette correspondance étant assez importante pour faire l'objet d'une publication à part, nous nous contentons ici de résumés et de quelques citations.

<sup>13</sup> Le Spitteler-Nachlass conserve 3 lettres de Georges Bonnard, la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne 2 réponses de Spitteler.

<sup>14</sup> Aucun de ces projets ne se réalisera. Les *Premiers Souvenirs* ne sortiront qu'en 1916, dans la traduction d'Henri de Ziegler. Quant aux traductions d'Isabelle Kaiser, avec laquelle Spitteler était lié d'amitié depuis un quart de siècle, je n'en ai trouvé nulle trace dans les périodiques romands.

<sup>15</sup> Le Spitteler-Nachlass contient 16 lettres d'Antoine Guillard, dont la moitié date de la période de juillet 1914 à février 1915; après une interruption de quatre ans, la correspondance reprend, à un rythme ralenti. Catherine Guillard, fille d'Antoine, a traduit « Notre point de vue suisse » pour la *Bibliothèque universelle*.

<sup>16</sup> Voir à ce sujet ma biographie de Spitteler, p. 684 ss.

<sup>17</sup> « Unser Schweizer Standpunkt » - « Notre point de vue suisse ». Un incident assez grotesque illustre bien la situation de concurrence entre la *Semaine littéraire* dont la rédaction se trouve à Genève, et la *Bibliothèque universelle*, publiée à Lausanne. L. Debarge, dans un élan d'enthousiasme, publie le texte français du discours dans sa revue, sans en avoir demandé l'autorisation à l'auteur, alors que celui-ci l'a déjà accordée à la *Bibliothèque universelle*. Les conséquences de cet incident font l'essentiel des lettres d'Antoine Guillard à Spitteler en décembre 1914 et janvier-février 1915.

<sup>18</sup> Voici ce que dit le procès-verbal du Conseil de la Faculté des Lettres au sujet de la séance du 30 janvier 1915 à laquelle assistent sept professeurs : « MM. J. Bonnard et F. Olivier proposent de conférer le doctorat honoris causa à Mr C. Spitteler; Mr Rossier à Mr E. Secrétan. Après discussion, cela est admis en principe. Mr Hausknecht demande à ce que son opposition provisoire à Spitteler, qu'il ne connaît pas, soit enregistrée. C'est fait. La question sera reprise au prochain Conseil de Faculté; Mr Olivier est chargé par le conseil de sonder Mr Spitteler. » Emil Hausknecht, auteur de travaux de didactique de la langue anglaise, enseignait à la Faculté depuis 1910 en qualité de professeur extraordinaire; en novembre 1915 il demande un congé « pour remplir ses devoirs militaires » en Allemagne; dès ce moment, il n'est plus question de lui à Lausanne.

<sup>19</sup> Extrait du procès-verbal: « Doctorat honoris causa C. Spitteler. Mr Olivier a écrit à Mr Spitteler, qui s'est déclaré fort honoré, etc.; après discussion, on décide de proposer ce doctorat avec celui de Mr E. Secrétan, pour des raisons évidentes. Mr Hausknecht déclare qu'il s'abstiendra dans toute cette affaire. L'unanimité est acquise à la proposition du Conseil. »

<sup>20</sup> Il est impossible de préciser la date de cette visite; elle se situe entre le 16 et le 20 octobre. Pour la rencontre avec Romain Rolland, voir Alfred Berchtold : « Romain Rolland et Carl Spitteler d'après une correspondance inédite » (*Études de Lettres*, n° 4, 1966, p. 203) où il faut cependant corriger la supposition de l'auteur que la rencontre a eu lieu à Vevey: Romain Rolland lui-même fait exclusivement mention de Lausanne.